

La figure du parfait hispaniste : les nécrologies dans les publications des hispanistes.

Renée Clémentine Lucien

Sorbonne Université - Faculté des Lettres, CRIMIC EA-2561

Résumé : L'étude d'un corpus de nécrologies de quelques fondateurs de l'hispanisme parisien, bâtisseurs de l'Institut d'Études Hispaniques de la Sorbonne et artisans de son rayonnement international, permet de dégager un profil de figures nourries de culture classique, forgées par l'élitisme républicain français et soucieuses de promouvoir la recherche. Les auteurs de ces nécrologies canoniques construisent des récits mémoriels dans lesquels ils se reconnaissent et où ils traduisent leurs affinités intellectuelles et affectives.

Mots-clés : Hispanisme, Sorbonne, nécrologie, mémoire, enseignement, recherche.

Resumen: El estudio de un corpus de necrologías de unos fundadores del hispanismo parisino, quienes obraron por la edificación del Institut d'Études Hispaniques de la Sorbona y su prestigio internacional, permite destacar el perfil de unas figuras nutridas de cultura clásica, forjadas por el elitismo republicano francés y empeñadas en la promoción de la investigación. Los autores de dichas necrologías canónicas edifican relatos en torno a la memoria y en los cuales se reconocen, expresando sus afinidades intelectuales y afectivas.

Palabras clave: Hispanismo, Sorbona, necrología, memoria, enseñanza, investigación.

Le parfait hispaniste ? Considérons l'épithète, non pas comme un absolu, mais plutôt comme une représentation dessinée par des auteurs de nécrologies consacrées à des figures de l'hispanisme parisien, et qui, à l'évidence, mérite d'être interrogée.

S'immerger dans la vastitude du champ nécrologique des hispanistes pour ne considérer que les figures pionnières de l'hispanisme parisien revient à circonscrire un chronotope, un temps et un lieu, mais qui déborde amplement le point d'émergence et d'ancrage de celui-ci, la Sorbonne et Paris, car à partir de ce lieu ont essaimé de multiples foyers, à la fois éloignés géographiquement et très proches par les intérêts intellectuels et scientifiques du centre dont le centenaire nous réunit : l'Institut d'Études Hispaniques.

Dans ce contexte et au sein de cet aréopage identifiable, l'exercice canonique de la nécrologie, un récit *in memoriam* dont est constitutif l'inévitable hommage, est livré à ses lecteurs sous diverses modalités. Il peut l'être dans une revue : par exemple, en 1943, le numéro 2 *du Bulletin hispanique*, l'une des revues fondatrices, consacra, dans son volume 45, une dizaine de pages à Ernest Martinenche. Il peut aussi se déployer, en guise d'introduction, dans des *Mélanges*, un fervent bouquet d'articles scientifiques offerts par une communauté de collègues et de chercheurs reconnaissante à l'un de ses pairs méritants. On l'y retrouve également dans des *Annales* d'une université. Dans ces récits bâtis par des biographes circonstanciels, les auteurs parlent d'un autre, un collègue, un chercheur, un intellectuel, parfois d'un maître, d'un ami et complice, mais aussi d'eux-mêmes. Ils révèlent ainsi une sensibilité et une attitude singulière face au monde, qui ressortit tout autant à la mêmeté, comme dirait Paul Ricoeur, qu'à un habitus, en édifiant sur ces objets de leur attention et en apportant à tout autre lecteur au nombre desquels se trouvent parfois les proches du décédé, un récit spéculaire qui vibre d'une tension particulière car la mémoire du disparu constitue leur sienne propre. L'on peut alors y voir le miroir d'une identité et l'empreinte d'un champ disciplinaire, d'une épistémologie en train de se consolider, proprement hispaniste. Ce récit qui oscille entre gravité et légèreté, entre l'hyperbole et la retenue qu'inspire la prégnance de la mort, parfois précédée de la maladie, répudie la sécheresse du cœur et n'exclut pas toujours l'humour et le lyrisme.

Dès lors, le dosage complexe entre le biographique et la chronique d'une vie qui se voudraient, dans une certaine mesure, proches de l'objectivité, et le récit mémoriel, incoerciblement sélectif et empreint de l'inévitable part d'empathie et d'émotion du rédacteur, qui s'exprime au nom d'une communauté mais laisse aussi transparaître l'impact des affects personnels, de l'intime, ce dosage, donc, donne forme à la célébration de figures de l'hispanisme, dans une scansion qui s'écarte résolument de l'oraison funèbre. Car, loin de l'horizon d'une fin dernière, ou d'une représentation macabre baroque d'une *finis gloriae mundi*, ce qui se dessine dans ces nécrologies, qui mettent en récit une vie de l'hispanisme, l'organisent et l'exaltent depuis le début du xx^e siècle jusqu'à 1968, dans le cadre de l'avènement de l'Institut d'Études Hispaniques de l'Université de Paris-Sorbonne en 1917 et de son imparable essor, c'est l'évocation de figures multidimensionnelles presque toutes nées à la fin du xix^e et à l'orée du siècle dernier ; fondée sur quelques invariants, l'ébauche de ces figures laisse pourtant jaillir des éclats originaux qui témoignent tout à la fois du tempérament et des appétits des décédés et de ceux qui leur rendent hommage.

La mise en regard des nécrologies en fonction des figures qui en sont l'objet et de leurs auteurs se révèle riche d'enseignements car l'on voit s'y profiler une typologie de ces hispanistes de la première heure, non dénuée de caractéristiques significatives d'une époque cruciale.

Pour aller vite dans notre lecture des nécrologies axée sur le parfait hispaniste, disons que s'en dégage un récit sur des figures, tour à tour passeurs d'une tradition et d'une culture solidement assises sur des soubassements classiques, grecque et latine, au service de l'élitisme républicain, pionniers et bâtisseurs du présent de l'hispanisme dans lequel il leur est donné de vivre, avec ses

moments féconds et ses phases de contention, dans les premières décennies d'un siècle agité. Ces figures se dessinent aussi comme des architectes de l'avenir, toutes prétendument réfractaires au misonéisme, intimement pénétrées de l'importance nodale d'un domaine d'origine ibérique, humainement et géographiquement exceptionnel, méconnu, trop encore sous-estimé, et riche d'une potentialité à exalter. Il va de soi que sont irréfutables des non-dits et un décalage entre les récits bâtis par ces nécrologies où prévalent les affects et ceux des historiens, par exemple d'Antonio Niño¹, et des témoignages soit d'intimes, soit émanant d'autres voix plus distancées.

1 - Profil des passeurs d'une tradition

Les invariants de ces nécrologies mettent en évidence un trait distinctif de tous ces hispanistes : ces professeurs furent remarquables par l'empreinte d'une tradition, celle qui contribua à forger une élite de l'esprit et du savoir enracinée dans le champ des classiques et de la romanité, et qui brouilla les frontières jusqu'à ébranler certaines forteresses, pour le plus grand bénéfice de l'hispanisme. Commençons par Mathilde Pomès, la première agrégée d'espagnol femme, dans un monde jusqu'alors exclusivement masculin. Sa nécrologie rédigée par une plume féminine, celle de son amie Paulette Patout, la consacre comme un prodige, en insistant sur une audace qui l'incita à défier les lignes de démarcation institutionnalisées entre sexes, les normes d'un concours plus favorable aux hommes qu'aux candidates, par le nombre de recrutés et par l'écart substantiel entre le salaire versé aux professeurs des deux sexes ; Patout y exalte surtout, avec des accents empreints d'admiration, sa formation classique : « Ce fut une véritable chance pour l'hispanisme français que cette helléniste, latiniste, angliciste, italianisante de classe, ait choisi de se vouer professionnellement à l'enseignement de l'espagnol² ».

Il en allait de même pour Ernest Martinenche, lequel, selon Gaspard Delpy, fit vibrer à Nîmes et à Montpellier les textes grecs, comme professeur de rhétorique, en 1899 ; Delpy souligne qu'il fut un comparatiste dans sa méthode et par inclination, ainsi que le montre son objet de recherche, — le théâtre français (Molière, Racine) et la Comedia : « Sa compréhension enthousiaste d'une littérature étrangère n'a d'égale que sa fidélité raisonnée à la littérature française³ ». Dans cette nécrologie, l'orgueil national de Martinenche dont rend compte Gaspard Delpy demeure sauf dans cette confrontation entre les théâtres français et espagnol : « L'Espagne a inspiré les classiques français mais n'a pas triomphé d'eux⁴ ».

Honorant Jean Sarrailh, dans l'introduction à des *Mélanges* lors du décès de celui-ci, Marcel Bataillon, en 1964, eut à cœur de souligner que sa mère enseignait le grec et le latin, et que cet hispaniste s'intéressa à Martínez de la Rosa, à « l'histoire des mouvements idéologiques et littéraires qui, entre 1814 et 1833, passèrent et repassèrent par la frontière pyrénéenne », comme le

1 NIÑO, Antonio, *Un siglo de hispanismo en la Sorbona*, Paris, Éditions Hispaniques, 2017.

2 PATOUT, Paulette, « In Memoriam Mathilde Pomès », consultable sur www.persee.fr/doc/carav_0008-0152_1977_num_29_1_2127, p. 3, dernière consultation, 3 mai 2018.

3 DELPY Gaspard, « Nécrologie d'Ernest Martinenche », consultable sur www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_1943_num_45_2_2957, p. 3, dernière consultation, 4 avril 2018.

4 *Ibid.*, p. 4.

travail d'« un Béarnais instinctivement comparatiste, qui demeurerait attaché, par métier et par goût, aux études françaises en même temps qu'à la littérature espagnole⁵ ».

Quant à Raymond Marcus, qui dépeint Marcel Bataillon comme l'engrangeur d'« un vaste savoir » et comme le réceptacle d'une « culture classique considérable⁶ », il trouve dans cette filiation une causalité de sa passion de chercheur envers Érasme et le Siècle d'Or; et c'est dans les mêmes termes laudatifs que François Chevalier, dans la nécrologie consacrée à l'hispaniste et lusiste Robert Ricard publiée par les Éditions de l'Institut d'Études Hispaniques, explique une inclination à comparer catholicisme français et catholicisme espagnol, « appuyée(s) sur un très vaste savoir classique⁷ ».

Ces nécrologies n'obéissent pas toujours à un schéma chronologique mais, immanquablement, à un moment ou à un autre de leur développement, il semble que leurs auteurs, mus par une irrépressible émotion, s'attachent à rappeler « el apego al terruño » de leur collègue, en s'attardant plus ou moins longuement sur l'origine géographique des hispanistes décédés avant que ceux-ci ne s'enracinent à Paris ou ne voyagent par le monde. Leur naissance dans une région méridionale proche de la péninsule ibérique où ils ne manquent d'ailleurs pas de séjourner très tôt semblerait avoir été un moteur de leur amour de l'hispanisme. La souche pyrénéenne de Mathilde Pomès née à Lescurry en 1886, avait, dans l'éloge de Paulette Patout, probablement pesé dans ses choix, « peut-être du fait de son origine pyrénéenne, de se vouer professionnellement à l'enseignement de l'espagnol⁸ ». Gaspard Delpy, lui-même né à Tarascon, ne met-il pas en évidence que « le vaste horizon des Cévennes et des Pyrénées lointaines », avait présidé à une structuration de la sensibilité d'Ernest Martinenche, originaire de Calvisson dans l'Hérault, de même que le lieu de naissance et les origines béarnaises de Jean Sarrailh soulignées par Marcel Bataillon, en 1964 : « peut-être ses origines béarnaises le prédisposaient-elles à s'intéresser aux pays d'outre-Pyrénées ». À cet égard, François Chevalier rappelle, dans la nécrologie de Robert Ricard, que « il a ainsi séjourné en Espagne de 1922 à 1925 », quatre ans après son aîné Marcel Bataillon « dont la vocation hispanique offre plus d'un trait commun avec la sienne ». Ce furent donc des connaisseurs et des passionnés de la Péninsule Ibérique qui fondèrent l'hispanisme parisien, tel Robert Ricard, lecteur à l'Université de Lisbonne et intéressé par l'archéologie entreprise par Pierre Paris à Tarifa.

Ces auteurs de nécrologies mettent de surcroît en évidence que l'érection de l'édifice de l'hispanisme et sa consolidation dans ces décennies ne peuvent se dissocier de l'attachement indéfectible de ses artisans aux institutions républicaines et à une conception du service de l'État, sans doute parce que plusieurs d'entre eux étaient issus de familles d'instituteurs et de directeurs d'écoles primaires. Leur origine les conduisit à incarner ce que l'on définit comme l'élitisme républicain français : ils devinrent lauréats des concours de l'enseignement les plus élevés, l'Agrégation, de ceux d'entrée dans les grandes écoles, l'École Normale Supérieure, et des Chartes. Elle les inscrit aussi dans « ces cheminements semblables à bien des égards, puis ils devinrent tous des élèves de

5 *Mélanges à la mémoire de Jean Sarrailh*, Centre de Recherches de l'Institut d'Études Hispaniques de Paris, Paris, 1966, p. 19-26.

6 MARCUS, Raymond, « Marcel Bataillon (1895-1977) », *Journal de la Société des américanistes*, Année 1978, volume 65, Numéro 1, p. 222-223, consultable sur persee.fr/doc/jsa_0037-9174_1978_num_65_1_3017, dernière consultation, 4 mai 2018.

7 CHEVALIER, François, *Robert Ricard, Mélanges de la Casa de Velázquez*, T. 21, Année 1985, p. 5-8, consultable sur www.persee.fr/doc/casa_0076-230x_num_21_1_2432, dernière consultation, 3 mai 2018.

8 PATOUT, Paulette, « In Memoriam Mathilde Pomès », *op. cit.*

l'École des Hautes Études Hispaniques (Casa de Velázquez)⁹ », comme l'écrit Élie Lambert, à propos de Gaspard Delpy, dont il résume le parcours en ces termes : « Sa vie fut désormais toute droite, sa carrière, celle d'un universitaire qui passe par les échelons successifs de la hiérarchie¹⁰ ». Dans le cheminement que déroulent ces nécrologies, l'on voit transiter par l'enseignement secondaire tous ces hispanistes agrégés normaliens, certains y professant avec goût, comme des professeurs équilibrés, qui font mentir la réputation d'inaccessibilité dont ils sont accusés. Ainsi Martinenche, selon Gaspard Delpy, « fait goûter et sentir » à Nîmes « l'élégance d'une parole qui persuade l'esprit et gagne le cœur¹¹ », tandis que d'autres, plus attirés par l'enseignement supérieur, s'y bâtiront très vite une place éminente.

D'ailleurs, les nécrologies font clairement ressortir qu'une certaine idée de la carrière leur fut aussi inculquée par des maîtres fondus dans le même moule et enthousiasmés par des étudiants prometteurs, tel Martinenche aiguillé par Ferdinand Brunetière, de l'École Normale Supérieure, ou Sarrailh conseillé et protégé par Ernest Mérimée, puis par Pierre Paris, directeur de l'École des Hautes Études Hispaniques à Madrid, ou Gaspard Delpy, qui se « laisse nommer par son maître Martinenche, au lycée Carnot ».

2 - Des pionniers et des bâtisseurs du présent

Les nécrologies montrent que ces figures de l'hispanisme, forts de ces multiples atouts, une fois à la manœuvre, mettent en branle leurs capacités de bâtisseurs du présent au sens propre, autant dire de fondateurs doublés d'administrateurs, et en l'espèce, si l'Institut Hispanique tient une place de choix, d'autres institutions prestigieuses voient également le jour. La nécrologie par Gaspard Delpy, qui, en guise d'introduction, prend appui sur *Le jubilé universitaire de décembre 1939* de M. E. Martinenche, directeur du Centre d'Études hispaniques de l'Université de Paris, s'attarde précisément, au moyen de la redondance, sur la combativité et d'autres qualités morales de celui-ci sans lesquelles eût été compromise l'édification d'un centre de l'hispanisme : « Ernest Martinenche travailla patiemment à la fondation d'un Institut d'Études hispaniques. Il fallut, pour aboutir, l'opiniâtreté, l'autorité et le pouvoir de séduction d'un maître qui n'en était pas à la première de ses créations¹² ». Quant à Michel Darbord, il signale, dans la nécrologie consacrée à Charles Vincent Aubrun¹³, que « Professeur à la Sorbonne dès 1951, il dirigea avec Robert Ricard l'Institut de la rue Gay-Lussac et fut le maître d'œuvre de sa reconstruction (1976) ».

Ces bâtisseurs de la première heure le furent aussi d'une autre manière : en occupant la tête de l'Inspection Générale de l'Instruction Publique, qui préside à la conception des programmes

9 LAMBERT, Élie, « Nécrologie de Gaspard Delpy (1888-1952) », *Bulletin hispanique*, 55-1, 1953, p. 56-61, consultable sur www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_1953_num_55_1_4283, dernière consultation, 9 mai 2018.

10 *Ibid.*

11 DELPY, Gaspard, « Nécrologie d'Ernest Martinenche », *op. cit.*

12 DELPY, Gaspard, « Nécrologie d'Ernest Martinenche », *op. cit.*

13 DARBORD, Michel, « Nécrologies, Charles Vincent Aubrun (1906-193) », *Bulletin hispanique*, 95-2, 1993, p. 719-720.

pour l'enseignement du second degré et des classes préparatoires et en présidant aussi le jury de l'Agrégation, tel Gaspard Delpy, où ils veillaient au recrutement exigeant de professeurs alliant la maîtrise de la science disciplinaire et le doigté pédagogique indispensables à ceux qui doivent faire connaître et valoriser leur discipline. En réalité, est patente une mainmise sur le champ de l'hispanisme, qui n'est pas présentée en ces termes.

C'est dans ce même esprit et animé de la même ambition qu'ils œuvrent à l'essor de l'hispanisme français hors des frontières parisiennes.

En 1910, Paul Appel, directeur de l'ENS, fonda le « Groupement des Universités et des Grandes Écoles de France pour les relations avec l'Amérique latine », et, à cette occasion, Ernest Martinenche fut dépêché au Congrès Scientifique de Buenos Aires et à la cérémonie d'inauguration de la nouvelle université de Mexico, et il en profita pour dépasser des représentations abstraites et se confronter à la réalité des pays ibéro-américains en voyageant au Brésil, en Uruguay, au Chili, au Pérou, en s'arrêtant à La Havane. Martinenche est alors salué dans la nécrologie par Gaspard Delpy comme « le grand missionnaire », terme qui renvoie sans doute à la tradition historique qui lie l'Europe à l'Amérique, comme un « ambassadeur intellectuel de la France » car il a marqué le territoire de l'hispanisme français par des fondations à l'étranger, en promouvant des accords avec d'autres universités : au Mexique, la UNAM, en Argentine, au Pérou, en tissant inlassablement des réseaux intellectuels, scientifiques et humains, et en concevant le rayonnement de l'hispanisme français en Espagne, dans les deux hémisphères de l'Amérique et en Afrique du Nord, comme un véritable engagement personnel¹⁴.

De Robert Ricard, François Chevalier met en lumière que « Ce vif intérêt pour la civilisation hispanique s'étendait bientôt à l'expansion ibérique hors de la péninsule... », et que « Sa remarquable thèse : La conquête spirituelle du Mexique, met en relief l'esprit pionnier, d'ouverture et la personnalité de son auteur...¹⁵ ». Que cette thèse fût réellement une thèse d'américaniste ou plutôt une contribution à l'histoire du christianisme dans le contexte de l'Amérique, c'est de cela dont discutent aujourd'hui les historiens hispanistes, mais également, avec Robert Ricard, c'est sur le Maghreb que l'ibéro-hispanisme français étend ses ailes grâce à la présence décidée de celui qui d'abord fut nommé au Lycée de Rabat au Maroc, en 1925, puis directeur de l'Institut des Hautes Études marocaines jusqu'en 1937. Nommé ensuite professeur à l'Université d'Alger puis, en 1941-43, Directeur de l'Instruction publique au Maroc, sa carrière ascendante ne s'arrêterait pas là, puisque Robert Ricard participerait à la première mission de recherches américanistes créée par l'américaniste Paul Rivet, en direction de l'École de Mexico, en pleine guerre des *Cristeros*, à la suite de quoi serait fondé l'Institut Français d'Amérique latine en 1944-45.

Les auteurs de ces nécrologies ne négligent pas les liens intellectuels plus personnels qui consolidaient ceux plus strictement officiels, portés par une dynamique d'ouverture, et c'est ainsi que la présence volontariste de l'hispanisme français à l'étranger et ses retombées à Paris se traduisirent dans l'épanouissement de cercles, par exemple chez Mathilde Pomès, dans son petit appartement parisien, où brillèrent, entre autres présences, celle du Mexicain Alfonso Reyes. Quant à Gaspard Delpy, selon l'auteur de sa nécrologie, « avec sa gentillesse coutumière », il accueillit

¹⁴ DELPY, Gaspard, « Nécrologie d'Ernest Martinenche », *op. cit.*

¹⁵ CHEVALIER, François, *Robert Ricard, Mélanges de la Casa de Velázquez*, *op. cit.*

d'« éminents représentants de l'Amérique latine » et à la cité Universitaire, avec son épouse, « pleins d'élan », ils s'occupèrent matériellement de la Fondation de Cuba¹⁶.

3 - Des architectes de l'avenir de l'hispanisme

Il appert de ces nécrologies que si ces hispanistes étaient redevables d'une tradition, et des pionniers et bâtisseurs du présent de l'hispanisme parisien, ils œuvrèrent aussi comme des architectes de l'avenir en réfractaires au misonéisme, et construisirent un édifice voué à la perpétuation d'une conception de l'Hispanisme par le biais de l'enseignement et de la recherche.

Ainsi, Élie Lambert a-t-il à cœur de rappeler que Gaspard Delpy avait suscité de nombreuses vocations dans l'enseignement secondaire et mis sur les rails des chercheurs, à Bayonne et à Paris, en le décrivant comme « Cet éveilleur de vocations et ce guide si averti du travail des autres ». À Bordeaux, ses cours de préparation à l'Agrégation firent de la Faculté un important centre de l'Hispanisme français, et plus tard, à l'institut d'Études hispaniques, le nombre d'étudiants ne cessera de croître.

Robert Ricard apparaît selon les axes développés par François Chevalier comme un de ces architectes de l'avenir de la recherche. Après une phase d'éclipse de ses travaux axés sur la religion, ceux-ci ressurgissent à la lumière lorsque l'économisme passe de mode, et dès lors, « après plus d'un demi-siècle, cette œuvre garde une grande importance ». Il insiste sur l'orientation d'un genre d'études qui « rejoint aujourd'hui un souci nouveau de conceptualiser l'histoire, qui reprend et développe d'ailleurs la conception ancienne d'une histoire sociologique, ou mieux d'une sociologie historique¹⁷ ».

C'est ainsi que Marcel Bataillon, présenté par Raymond Marcus comme « Un chercheur sans dogmatisme », est salué comme un Maître et non un patron, ce qui permet à l'auteur d'égratigner au passage une catégorie de professeurs, les patrons, « ceux qui donnent des ordres, sinon des consignes à une clientèle soumise¹⁸ ». Élie Lambert se réfère à Delpy comme à : « un grand travailleur, soucieux de la recherche personnelle, à côté de la direction du travail des autres¹⁹ ».

4 - Des hommes et des femmes incarnés

Enfin, pour donner une épaisseur vivante à ces figures marquées du sceau de l'excellence, il était bon que leur humanité ne fût pas ignorée par les récits qui seraient laissés à la postérité dans les revues et autres *Mélanges*. À cet égard, l'on est frappé par la puissance performative de ces récits mémoriels, notamment dans la rhétorique de leur partie introductive, de même que par la

16 LAMBERT, Élie, « Nécrologie de Gaspard Delpy », *op. cit.*

17 CHEVALIER, François, *Robert Ricard, Mélanges de la Casa de Velázquez*, *op. cit.*

18 MARCUS, Raymond, « Marcel Bataillon (1895-1977) », *op. cit.*

19 LAMBERT, Élie, « Nécrologie de Gaspard Delpy », *op. cit.*

différence de tonalité de leurs auteurs. Ici dominent l'aisance et l'assurance de celui qui parle d'un égal. Citons pour exemple la nécrologie rédigée par Elie Lambert, dans le *Bulletin hispanique* n° 1 de 1953 consacrée à Gaspard Delpy — cet hispaniste qui s'effondra de la manière la plus tragiquement spectaculaire, le 11 décembre 1952, pendant un cours, où la mort qualifiée de " glorieuse " hisse l'ami à la dignité d'un soldat tombé au champ d'honneur, accablé par un excès de tâches conjuguées : « C'est pour moi une intimité de toujours qui est tranchée d'un coup ». Là prévaut l'humilité extrême, comme celle de Raymond Marcus s'excusant presque « de n'être pas digne » de l'honneur de bâtir la nécrologie de Marcel Bataillon, dans le n° 1 du volume 65 du *Journal de la Société des Américanistes*, Année 1978, lorsqu'il se juge trop modeste pour oser une parole qui soit à la mesure de celui qui avait reçu les suprêmes distinctions et incarnait les plus hautes institutions académiques (la faculté des lettres de la Sorbonne, le Collège de France, l'Institut d'Études Hispaniques) : « Je ne suis que le benjamin et le plus humble de ses disciples²⁰ ». Au fil des récits, et en les croisant, l'on observe que ces hispanistes honorés et leurs mémorialistes ont tissé des relations anciennes où se mêlent affinités électives et proximité scientifique, au cœur de certains lieux qui se détachent comme des espaces de passage initiatique et, en l'espèce, la Casa de Velázquez opère comme l'un de ces creusets où se nouent des liens durables, comme ceux de Bataillon avec Sarraïlh, ou d'Elie Lambert, professeur au Lycée français de Madrid, avec Gaspard Delpy, qui note avec humour, que « parmi les camarades, l'un fameux parmi nous par une magnifique robe de chambre, devait devenir ambassadeur de France dans des temps plus sombres²¹ ».

Michel Darbord, qui s'est attelé à la nécrologie de Charles Vincent Aubrun, rappelle qu'« il vint à la Casa de Velázquez mais que son séjour fut interrompu par les événements de 1939 ». Et à Paris, ce noyau de l'hispanisme qui s'était consolidé à la Casa, continue de se rassembler pour défier le temps qui passe : « A Paris, Charles Vincent Aubrun venait souvent aux réunions des anciens de la Casa, il se plaisait à redevenir l'étudiant qu'il n'avait jamais cessé d'être²² ».

Conclusion

À l'heure d'évoquer la maladie d'un corps et sa mort, la peine de la perte d'un ami certes affleure, et la coupable fatigue de serviteurs de l'hispanisme poussés jusqu'à l'épuisement au service de l'institution ne manque pas d'être pointée du doigt. C'est ainsi qu'Élie Lambert rapporte les remarques de Gaspard Delpy au doyen : « Pris dans un enchaînement d'obligations incessantes et tyranniques tout au long de l'année scolaire²³ », il ne s'est jamais dérobé à aucune, et il a fini par y succomber avant l'âge.

Et lorsqu'il est question d'évoquer la position de ces hispanistes dans « les soubresauts du siècle », ces nécrologies mettent seulement en valeur les engagements et manifestations courageuses d'hommes façonnés par des valeurs d'humanité et animés par des convictions politiques

²⁰ MARCUS, Raymond, *Ibid.*

²¹ DELPY, Gaspard, *op. cit.*

²² DARBORD, Michel, « Nécrologies, Charles Vincent Aubrun (1906-193), *op. cit.*

²³ LAMBERT, Élie, *op. cit.*

louables. De celle de Marcel Bataillon, il ressort que « Sa réserve apparente était de la discrétion, jamais de l'indifférence », et en hommage à son courage d'intellectuel antifasciste, durant les circonstances tragiques de la deuxième guerre, Raymond Marcus rappelle des récits qui lui furent rapportés par des anciens, des risques encourus pour éviter la déportation à tel collègue ou faire rendre justice à tel Basque persécuté politique. Marcus souligne également que son humanisme « supposait le respect intégral d'autrui, sans distinction de couleur, d'ethnie ou de croyance », une position qu'il défendit à la veille de l'indépendance de l'Algérie. Et, fidèle à ses idées, à l'égal de Francisco Goya, il ne pouvait que croire que « le sommeil de la raison engendre des monstres²⁴ ».

Somme toute, dans ces nécrologies, miroirs où se reconnaissent doublement ceux qui les ont écrites, car chargées de leur propre mémoire et rappel implacable de leur finitude, vibre souvent l'émotion de qui est sous l'effet de la perte d'un être de chair et de sang, dont les vertus s'imposent alors, pour le plus grand bénéfice d'un monument édifié à la gloire des architectes de l'hispanisme parisien. Ainsi se détache Jean Sarrailh, qui avait été « un recteur si humain²⁵ », d'après Gaspard Delpy, un « homme désintéressé courageux et probe », « un érudit poète, poète d'une tendre sensibilité²⁶ » dont la bonté était éprouvée par tous, à tous les niveaux. Ces récits et chroniques constituent un fonds mémoriel, rarement agités par les excès de la polémique, parfois d'une acidité savamment dosée, à l'image de la politesse discursive feutrée de l'hispanisme parisien.

Ces nécrologies prennent ainsi le parti de répudier ce qui ne peut être reçu ni en partage ni en héritage par des passeurs de l'hispanisme en général et parisien en particulier, et de laisser dans une zone d'ombre peu glorieuse les positions conservatrices, par exemple celle d'un Robert Ricard en faveur de Francisco Franco et de Philippe Pétain.

²⁴ MARCUS, Raymond, *op. cit.*

²⁵ *Mélanges à la mémoire de Jean Sarrailh, op. cit.*

²⁶ LAMBERT, Élie, *op. cit.*